



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

« Les morts dépendent entièrement de notre fidélité ».

HISTOIRE DE TIMBRE

Elle débute par une lettre du 30 mai 1987 de M. Stéphane GABER, historien nancéen, à notre ami Jean WEBER de Pont-à-Mousson :

« ...Né pendant la guerre, j'ai longtemps habité non loin de l'ouvrage de La Ferté et je me suis toujours intéressé à la Ligne Maginot. En 1990, pour le cinquantième anniversaire de la chute de cet ouvrage, l'Association d'histoire ardennaise que je préside aimerait que soit émis par les P.T.T. un timbre commémoratif exaltant l'héroïsme des troupes de forteresse, plus particulièrement à La Ferté. Un certain délai étant nécessaire, il faut s'y prendre dès maintenant. J'ai déjà contacté de nombreux organismes locaux et associations d'anciens combattants, tous y sont favorables et j'aimerais avoir aussi le soutien de votre association. Ce serait en effet la première fois qu'un timbre commémorerait le sacrifice des combattants de 1940 mais la chose n'est pas facile car il y en a encore, cinquante ans après, bien des susceptibilités à vaincre » (...)

En nous transmettant cette lettre, notre ami Weber rappelait fort opportunément qu'un dossier soutenu par MM. BOURRAT et BRUGE au colloque qui s'était tenu à Paris, en 1985, avait abouti à la suppression, dans les actes publiés, de la prestation relative aux combats de 1939-1940 « tant sur la Ligne Maginot que sur le front des armées encerclées en Lorraine »... Cf. Le Lien n° 424, novembre 1986, p. 1.

Nous avons, dans un premier temps, demandé à l'Union Nationale des Amicales de Camps (U.N.A.C.), par lettre du 6 juillet 1987, ainsi qu'à M. Roger Bruge leur appui dans cette nouvelle phase. En leur précisant que le dossier serait transmis à l'Administration par M. Jacques SOURDILLE, Président du Conseil Général des Ardennes.

Le 8, M. Bruge nous donnait très naturellement son plein accord et confirmait « qu'en 1980 déjà et en 1985 deux tentatives semblables s'étaient, pour des raisons diverses, soldées par un échec... »

Le 3 août 1987, M. Georges FONTES, alors Secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, dans sa réponse à une intervention de M. Yvon TONDON, Conseiller Général de Meurthe-et-Moselle, écrivait (réf. MPCIH/MM/n° 285) :

Monsieur le Conseiller Général,

Vous avez bien voulu appeler mon attention sur le vœu émis par plusieurs associations d'anciens combattants de voir commémorer, au moyen d'un timbre-poste, le cinquantième anniversaire des combats de 1940 sur la ligne Maginot.

Cette idée m'a paru judicieuse, dans la mesure où, à travers l'émission d'un tel timbre et les documents qui l'accompagnent traditionnellement ce type d'émission, l'occasion se présente de revaloriser quelque peu l'image des combattants de 1940 aux yeux du grand public.

En effet, celui-ci garde en mémoire l'image d'Epinal d'une ruée de panzers dans une armée en débandade, passant sous silence les quelque 200.000 soldats qui tombèrent les armes à la main face à l'ennemi et ce, en l'espace d'à peine deux mois.

C'est pourquoi c'est bien volontiers que j'interviens ce jour auprès de M. le Secrétaire d'Etat chargé des Postes et Télécommunications, afin que le dossier puisse, dans toute la mesure du possible, aboutir favorablement.

Georges FONTES.

Le 16 septembre, le Président de l'U.N.A.C., Marcel SIMONNEAU, nous faisait part de la décision favorable de son conseil d'administration de soutenir le projet.

Le 9 février 1988, M. Stéphane Gaber informait Jean Weber du ralliement à notre cause du Commandant Raymond GANGLOFF, ex-commandant en second de l'ouvrage du Kerfent, auteur de « La tragédie de la ligne Maginot ».

Le 24 janvier 1990, M. Gaber écrit à Jean Weber :

« (...) Par ailleurs, en ce qui concerne le timbre prévu sur les combattants de la ligne Maginot, c'est hélas l'échec, malgré l'intervention de différentes personnalités et malgré les promesses qui avaient été faites. Le programme des timbres à paraître en 1990 n'annonce aucun timbre commémorant les événements de 1940 (...) J'ignore ce qui a motivé une telle décision mais je sais que les demandes avaient été nombreuses, venant de plusieurs régions de France. Ne voulant mécontenter personne, on a préféré ne rien faire. Croyez bien que je le regrette (...) »

Devant cette dérobade administrative nous décidons de saisir personnellement le Président de la République :

AMICALE NATIONALE
des Stalags VB - X ABC
46, rue de Londres - 75008 Paris

Le 10 février 1990

Le Secrétaire général
à
Monsieur le Président
de la République

Monsieur le Président,

Dans le cadre de la commémoration du cinquantième des événements de 1940, diverses manifestations officielles ont été prévues qui doivent rendre un juste hommage aux combattants de la Bataille de France et à ses 120.000 tués.

Diverses associations d'anciens combattants prisonniers de guerre, notre Amicale et l'Union Nationale des Amicales de Camps, l'Association des Anciens de la ligne Maginot, des historiens : M. Roger Bruge, M. Stéphane Gaber, le commandant Gangloff, des personnalités avaient depuis longtemps souhaité l'émission par les P.T.T. d'un timbre-poste commémorant notamment, parce que trop souvent méconnus, les combats sur la ligne Maginot et dans les Vosges et sur le canal de la Marne au Rhin — la seule journée du 18 juin avait coûté plus de 1000 morts recensés.

M. Georges Fontès, ancien Secrétaire d'Etat aux anciens combattants, informé de ce souhait par M. Yvon Tondon, Conseiller général de Meurthe-et-Moselle, était intervenu dès 1987 auprès de M. le Secrétaire d'Etat chargé des Postes et Télécommunications « afin que le dossier puisse, dans toute la mesure du possible, aboutir favorablement ». (Cf. ci-joint copie de la lettre du 3 août 1987 de M. Georges Fontès à M. Yvon Tondon).

Le programme d'émission des timbres commémoratifs prévu pour 1990 ne semble pas avoir retenu le projet en question...

Nous intervenons auprès de vous, M. le Président, pour que l'Administration des P.T.T. reconsidère sa position et que, par le biais, par exemple, de ses émissions « hors programme », elle donne satisfaction à ces soldats dont le Général Leclerc disait en 1944 à Strasbourg : « On a bien honteusement calomnié l'armée de 1940... Les hommes que nous voyons aujourd'hui dans Strasbourg sont les mêmes que ceux de 1939-40, à qui on a donné cette fois les moyens de vaincre ».

Je vous prie de croire, M. le Président, à l'assurance de mes respectueux sentiments.

Le Secrétaire général,
J. TERRAUBELLA.

Le 19 février, nous recevions de l'Élysée la réponse que voici :

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE
Service des Elus et des Associations
CAB/MCC

Paris, le 19 février 1990

Monsieur le Secrétaire GGénéral,

Vous avez appelé l'attention de M. le Président de la République sur le vœu émis par votre association de voir commémorer, par l'émission d'un timbre-poste, le cinquantième anniversaire des combats de 1940, sur la ligne Maginot.

J'ai saisi de votre requête M. le Ministre des Postes, des Télécommunications et de l'Espace, en lui demandant de la faire examiner avec la plus grande attention et de vous faire connaître la suite susceptible d'y être réservée.

Veillez agréer, M. le Secrétaire général, l'assurance de mes sentiments distingués.

Le Chef de Service,
Marie-Claire CODINE
Administrateur Civil.

Le 11 avril, l'Administration des P.T.T. se manifestait :

SERVICE D'INGENIERIE
ET DE VENTE DES TIMBRES-POSTE
ET DES PRODUITS PHILATELIQUES
84, rue de Grenelle - Paris 75007
Réf. : IVTP-PRO/B 186/B 211

Paris, le 11 avril 1990

Monsieur Terraubella
Secrétaire Général de l'Amicale Nationale
des Stalags VB-X ABC,
46, rue de Londres, 75008 Paris
Monsieur le Secrétaire Général,

Par lettre du 10 février dernier adressée à M. le Président de la République, vous avez signalé l'intérêt que présenterait l'émission d'un timbre-poste destiné à marquer le 50^e anniversaire des combats de 1940.

Mon administration avait été saisie de très nombreuses demandes pour commémorer, par l'émission d'un timbre-poste, les combats souvent héroïques qui se sont déroulés en 1940. L'émission d'un timbre générique pour l'ensemble de ces combats avait été envisagée et soumise à l'examen de la Commission des programmes chargée de donner son avis sur toutes les suggestions présentées.

A l'unanimité, les membres de cette Commission ont donné un avis défavorable à l'émission de cette figurine, considérant qu'elle risquait, par le rappel d'une période douloureuse de notre histoire, d'entraîner des polémiques qu'il convenait d'éviter.

Je comprends très bien votre déception, mais ce refus ne met pas en cause le sacrifice de tous ceux qui ont participé aux nombreux combats, souvent héroïques, qui se sont déroulés en 1940.

J'ajoute que l'émission d'un timbre consacré au cinquantième de l'Appel du 18 juin devrait permettre l'ouverture de bureaux temporaires avec oblitérations spéciales dans les différents lieux où se sont déroulés les combats et la réalisation de souvenirs philatéliques.

Par ailleurs, l'arrêté du 17 juin 1986 fixant la procédure d'inscription des émissions aux programmes philatéliques, publié au Journal officiel du 27 juin 1986, limite aux cas de force majeure les émissions « hors programme ». Cette disposition ne peut évidemment pas s'appliquer à ce dossier.

Regrettant de ne pouvoir donner suite à votre demande, je vous prie de croire, M. le Secrétaire Général, à l'assurance de ma considération distinguée.

P. le Chef du Service d'Ingénierie et de Vente
des Timbres-poste et des Produits Philatéliques,
le Chef du Département Production,
LACASSAGNE.

Le 25 avril, nous lui répondons comme suit :

AMICALE NATIONALE
des Stalags VB - X ABC
46, rue de Londres - 75008 Paris.

Le 25-4-1990

V. réf. : IVTP-PRO/B 186/B 211

Le Secrétaire Général
à
Monsieur le Chef du Service d'Ingénierie
et de Vente des Timbres-poste,
84, rue de Grenelle, Paris.

Monsieur le Chef de Service,

En réponse à votre lettre du 14 avril citée en référence, qui oppose une fin de non-recevoir à la demande présentée par notre organisation, associée à quelques autres, concernant l'émission d'un timbre-poste en juste hommage « aux soldats tombés le 18 juin 1940 », j'ai le devoir de vous faire part de mon désappointement en même temps que de mon indignation devant les raisons invoquées par, écrivez-vous, les membres unanimes de la Commission « ad hoc » de votre ministère.

Les événements de 1940, pour douloureux qu'ils soient, font partie de l'histoire de notre pays et doivent être considérés comme tels, quels que soient les jugements que les personnes peuvent porter sur eux. De la confrontation et de la discussion peut naître la vérité historique, dans ce domaine comme dans tout autre.

Des dizaines d'ouvrages de librairie, d'innombrables articles de presse (journaux et revues) ont été écrits sur la question ; des commémorations locales, des érections de stèles et de monuments ont eu lieu, avec parfois la participation directe ou indirecte de M. le Président de la République, lui-même « ancien de 40 » ; rien de tout cela n'a donné lieu à une polémique quelconque. Pourquoi et de quelle nature d'ailleurs une polémique ? Les membres de votre Commission pourraient-ils nous le dire ?

En ce cinquantième anniversaire nous avons, (nous, associations) la naïveté de croire encore à la vertu pédagogique, « ad usum populi », d'un timbre commémoratif. Mais il y a un timbre et timbre semble nous dire la Commission qui n'a pas cru pouvoir engager sa responsabilité dans notre projet. Nous le regrettons pour la France.

Peut-être, en 2040...

Je vous prie de croire, M. le Chef de Service, à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Le Secrétaire Général,
J. TERRAUBELLA.

Suite page suivante.

— Le 27 avril, M. Gaber nous écrit :

« Je suis tout aussi indigné que vous après avoir lu les raisons invoquées par le Ministre pour ne pas émettre de timbre en hommage aux combattants de 1940. Je ne pensais pas que nous en étions encore là un demi-siècle après mais il y a des commémorations qui dérangent (...) »

— Le 10 mai, c'était le Président de l'U.N.A.C. : « Comme toi je suis outré de cette réponse... et avant tout des raisons invoquées ! C'est en effet scandaleux, autrement dit cela continue (...) »

— Le 18 mai, M. Jean-Paul BACHY, député des Ardennes et Conseiller régional, nous adressait cette lettre :

ASSEMBLEE NATIONALE

Jean-Paul BACHY
Député des Ardennes
Conseiller régional

Paris, le 18 mai 1990

Monsieur le Secrétaire Général,

M. Stéphane Gaber, Président du « Cercle Historique et Artistique Yvoisien » m'a fait part de votre courrier concernant le refus d'émission d'un timbre commémorant les combats de mai 40. J'étais intervenu à plusieurs reprises pour soutenir ce dossier.

Beaucoup d'associations locales souhaitent qu'il y ait un timbre spécifique aux Ardennes... mais n'étaient pas unanimes sur le choix des sites à évoquer. Dans d'autres départements, des initiatives identiques ont été prises. Il faut donc comprendre la position finalement prise par l'administration. La commission des programmes est d'ailleurs indépendante du Ministère et ne peut donc se confondre avec l'administration.

Veuillez agréer, Monsieur, le Secrétaire Général, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Jean-Paul BACHY.

à laquelle nous avons répondu comme suit :

Le 26 mai 1990

Monsieur le député,

J'ai bien reçu, et je vous en remercie, votre lettre du 18 courant.

Vous ne serez pas surpris si je n'entre pas dans les raisons que vous me donnez concernant le refus, par l'Administration des Postes, d'émettre un timbre commémorant les combats de 1940, à l'occasion de leur cinquantième.

Une « Commission des programmes » indépendante du Ministre au sein d'une administration publique, voilà qui est difficilement concevable... et qui ne convaincra personne. Qui sont donc les membres de cette commission et par qui sont-ils choisis ou nommés ?

Dans la chronique philatélique du Figaro du 14 mai, p. 31, on lit en effet : « ... Il faut dire, ici, que le choix des émissions postales est supervisé par les autorités supérieures, assistées d'un conseil qui n'a de consultatif que l'étiquette vasouillard ».

Pour ce qui est le fond du problème, nous pensons que la diversité même des demandes présentées par les associations d'anciens combattants aurait dû permettre au contraire, la réalisation d'un timbre générique, qui aurait immanquablement entraîné leur accord, intitulé « Au soldat de 1939-1940 ». Doit-on penser que seule a manqué la volonté politique de la décision ?

A l'heure où des appels répétés sont justement lancés pour informer, ou raffermer, l'opinion publique et notamment les générations d'après-guerre, des réalités de l'histoire, on ne peut que s'élever avec force contre le refus de rendre justice aux premières victimes françaises de la guerre, les 120.000 tués de la Bataille de France.

Veuillez agréer, M. le député, l'expression de ma considération.

Le Secrétaire Général,
J. TERRAUBELLA.

— Le 19 mai, le Journal des Combattants, n° 2171, sous un titre à la une :

« Les P.T.T. refusent d'émettre un timbre pour commémorer les sacrifices de 1940... Infâme ! » écrit :

« Les jeunes générations découvrent ce que fut la campagne de mai-juin 1940. Elles s'étonnent qu'on leur ait caché l'intensité des combats, la violence de l'agression, la mort de cent mille des nôtres en un seul mois, la résistance héroïque de beaucoup de nos unités dans le Nord, dans l'Est, en Normandie, sur les bords de la Loire... Le 50^e anniversaire de l'attaque des Panzers et des Messerschmidt doit permettre de réhabiliter les combattants de 1940... Mais beaucoup veulent que ce pays conserve ses images stéréotypées de la drôle de guerre fabriquées — pour des raisons politiques — par la propagande allemande et imposées au pays.

Le dossier que M. J. Terraubella (Pau), de l'Amicale Nationale des Stalags VB-X ABC, nous transmet, va provoquer la colère de plus d'un. Cette association avait demandé, etc. (Le journal publie notre lettre au Président de la République et le texte de la réponse des P.T.T. Et il commente) : « La mauvaise foi est évidente... On dit d'abord que ce timbre pourrait entraîner des « polémiques »... Mais lesquelles ? Bref, on se fout des Anciens Combattants de 1940.

En fait, ce que ne dit pas le Ministère des P.T.T., c'est qu'un timbre pour rappeler 1940 ne serait peut-être pas un produit de grand rapport financier. Le Ministère des P.T.T. préfère les gains plus faciles comme les relèvements de tarifs ou les recettes des minitels pornographiques !

Que les blancs-becs du Ministère des P.T.T. se comportent ainsi, soit. Mais que notre Secrétaire d'Etat et le Président de la République, qui ont, comme nous, souffert de cette guerre, couvrent l'attitude infâme du Ministère des P.T.T., cela dépasse l'entendement. Ce n'est pas possible qu'ils laissent ainsi les anciens combattants et victimes de guerre de 1940 insultés ! »

Charles DUBOIS.

— Le 15 juin, Jacques GOUJAT, Secrétaire Général de la Fédération nationale des combattants prisonniers de guerre et combattants d'Algérie, Tunisie, Maroc, nous adressait la lettre suivante :

FEDERATION NATIONALE
des combattants prisonniers de guerre
et combattants d'Algérie, Tunisie, Maroc
46, rue Copernic, 75782 Paris Cedex 16
Secrétariat général
J. G./C. L. N° 319

Paris, le 15 juin 1990

M. J. Terraubella,
3 bis, rue des Dames de Saint-Maur
64000 Pau.

Mon cher camarade,

Je te remercie de ta lettre du 21 avril et te prie de bien vouloir m'excuser de cette réponse tardive.

Comme toi, je ne peux que condamner l'avis défavorable donné par la Commission des programmes à l'émission d'un timbre-poste destiné à marquer le 50^e anniversaire des combats de 1940.

Le motif évoqué est totalement inacceptable et contraire à l'esprit qui anime le Secrétaire d'Etat chargé des Anciens Combattants et des Victimes de Guerre pour entretenir la mémoire collective de notre pays.

Voici pourquoi, je vais m'entretenir de cette affaire avec le Chef de la Mission permanente aux commémorations et à l'information historique, M. Serge BARCEL-LINI afin qu'il obtienne du Secrétaire d'Etat une intervention vigoureuse auprès de son collègue des Postes et Télécommunications.

En te remerciant de ta démarche,

Je te prie de croire, mon cher camarade, à l'expression de mes meilleurs sentiments.

Jacques Goujat,
Secrétaire Général.

— Le 30 juin, le Journal des Combattants, n° 2177, sous le titre à la une :

« Pas de timbre pour commémorer les combats de 1940 », persévère et écrit :

« De nombreux lecteurs nous ont écrit pour approuver la protestation de M. Terraubella, Secrétaire Général de l'Amicale des Stalags VB-X ABC, s'indignant du refus du ministre d'émettre un timbre pour rappeler les sacrifices de la Campagne de France et les 120.000 morts de notre Armée du printemps 1940 (J. d. C. du 19 mai).

Et tous de se demander si ce cinquantième anniversaire des combats aura permis de réhabiliter le soldat de 1940 ?

En fait, on a revu partout les mêmes clichés. Des réfugiés sur les routes, des Allemands qui entrent dans Paris sans tirer un coup de feu, etc... Mais nul n'a dit que la chute de la capitale, le 14 juin 1940, était marquée par des combats féroces sur la ligne Maginot, où périrent ce jour-là 550 courageux Français, tandis que près de Verdun, 250 autres de nos combattants étaient tués en tentant de s'opposer à l'avance ennemie... Notre journal va continuer à publier des récits de toutes origines pour éviter l'oubli de l'héroïsme et des sacrifices consentis dans l'anonymat. « Je ne savais pas que les nôtres s'étaient battus en Hollande », nous dit un combattant de cette guerre, étonné de la fidélité des populations néerlandaises. D'autres nous parlent d'unités décimées, disparues... L'histoire de cette guerre reste inconnue, et n'en restent dans la mémoire collective que des images fausses imposées par les hommes politiques de 1940, de l'occupation, de la libération...

Et le refus d'émettre un timbre 1940 demeure troublant (Le journal reproduit in extenso la lettre du député J.-P. Bachy et notre réponse). Et il conclut en ces termes :

« Les populations des années vingt ne savaient que faire pour rendre hommage aux tués de la Grande Guerre. On multiplia les cérémonies. On rechercha un soldat inconnu. On créa la Flamme du Souvenir. On couvrit les murs de nos villages de monuments... Et aujourd'hui, on ne veut même pas émettre un timbre pour rappeler le courage et les souffrances des soldats de 1940.

Il y a un Soldat inconnu de la Guerre 14-18.

Partageons toujours le recueillement que nous avons pour lui, avec les 120.000 soldats inconnus de la Campagne de France de 1940 ».

Ch. D.

— Le 10 juillet nous recevions du Commandant Gangloff le texte suivant qui se passe de commentaire :

Cdt Raymond GANGLOFF
Président d'Honneur du Comité
des Membres de la Légion d'Honneur,
7, Résidence « La Garenne » - 45, rue Patenôtre,
78120 Rambouillet.

MAI-JUIN 1940 — Un cinquantenaire embarrassant.

Il y a cinquante ans venait de prendre fin la bataille de France de 1940. En six semaines 125.000 tués, 250.000 blessés, 1.800.000 prisonniers payaient un lourd tribut à une Nation qui, pour ce cinquantenaire, devait les oublier tous. Pas de ravivage de la flamme pour cette armée de soldats inconnus.

En 1944, le Général Leclerc avait pourtant déclaré : « On a bien honteusement calomnié les Combattants de 1940... » et le Général de Gaulle lui-même dans son appel du 18 juin motiva cette défaite.

Ils ont cependant, dans leur malheur, endossé la responsabilité de celle-ci qui incomba à d'autres. On ne constata que la débâcle alors qu'elle fut précédée de combats héroïques, de faits d'armes, de résistances, de victoires locales, de sacrifices suprêmes consentis, de refus de se rendre, enfin d'une retraite épuisante.

Comment le Président de la République ne s'est-il pas souvenu de ses propres paroles : « Un peuple qui oublie son Histoire perd son identité ».

La déception des soldats de 40 est grande, elle concerne encore des millions de familles. Ils ne réclamaient d'ailleurs aucune glorification. L'Etat, le Gouvernement et le Parlement ont-ils considéré aussi l'hécatombe de cette année terrible comme un autre « détail » ?

Le Chef de l'Etat s'est abstenu de leur adresser un message de reconnaissance, l'Education Nationale n'a prescrit aucune leçon aux élèves de France, la Commission philatélique a refusé l'émission d'un timbre-poste, aucun ministre n'était présent lors de l'inauguration du monument aux Combattants de la ligne Maginot. On reste confondu devant une telle attitude.

L'avocat romain Marcus VARRO ne disait-il pas déjà : « Il est nécessaire que le peuple ignore beaucoup de choses vraies et en croie de fausses ». En serions-nous encore là ?

Appelés par « la Patrie en danger » ils furent les premiers à la défendre contre l'Allemagne Hitlérienne. Eloignés de leurs foyers pendant six, sept ou même neuf années, ils donnèrent à leur Pays toute une jeunesse sacrifiée et oubliée. Quel enseignement pour nos jeunes ! 20.000 tués, 40.000 blessés par semaine, n'était-ce donc rien ? Seuls nos historiens et l'armée allemande rendirent hommage à leur résistance.

Faute d'une reconnaissance vainement attendue, ils rangeront désormais leurs drapeaux ternis en attendant bientôt un autre silence à l'ombre des cyprès.

Ils ne réclamaient que vérité et justice, la France leur a refusé ce qu'elle leur devait. Ainsi enseigne-t-on l'Histoire...

Raymond Gangloff,
Ecrivain Combattant.
Rambouillet.

(Au moment de mettre sous presse, le dossier en était resté là...)

CONCLUSION

Dans son célèbre essai « L'étrange défaite », paru dès juillet 1940, le combattant Marc BLOCH écrivait :

« ... Un jour viendra, tôt ou tard, j'en ai la ferme espérance, où la France verra s'épanouir, sur son vieux sol béni déjà de tant de moissons, la liberté de pensée et de jugement. Alors les dossiers cachés s'ouvriront ; les brumes, qu'autour du plus atroce effondrement de notre histoire commencent, dès maintenant à accumuler tantôt l'ignorance et tantôt la mauvaise foi, se lèveront peu à peu » (...)

Le célèbre historien qui devait mourir en 1944 sous les balles nazies, serait bien étonné de voir qu'un demi-siècle après les événements qui font l'objet de son mémoire, « les brumes de l'ignorance et de la mauvaise foi » ne sont pas entièrement dissipées, ainsi qu'en témoigne le présent dossier.

L'histoire ne se partage pas au gré des ambitions, des intérêts et des commodités socio-partisanes. L'assumer dans sa totalité est un acte de courage et de justice. Dans son livre « France-Allemagne/Le retour de Bismarck », Editions Flammarion 1990, Georges Valence relève « une anecdote révélatrice de la difficulté qu'ont les Français à regarder en face certains épisodes humiliants de leur histoire : dans le petit musée qui entoure le wagon de l'armistice à Rethondes, dans la forêt de Compiègne, rien, absolument rien ne rappelle, n'enseigne que dans ce wagon fut signé aussi un autre armistice que celui du 11 novembre 1918 : celui demandé le 22 juin 1940 par le Maréchal Pétain. Le refoulement n'est jamais une bonne thérapie » (p. 284).

— 0 —

Pauvres morts rabaissés, le champ de la mémoire dispute votre place ! Qu'importe. Nulle figurine de papier gravée de main de maître n'égalera jamais le souvenir de vous que nous gardons.

J. Terraubella.
A.C.P.G. 39-45.

NOTA. — Une observation attentive relève que la plupart des manifestations commémoratives du cinquantenaire ont été d'origine associative et d'expression locale, le 18 juin excepté.

On notera toutefois un « Hommage aux Combattants de 1939-1940 », organisé le 10 mai au Théâtre Marigny par la Commission « ad hoc » du Secrétariat d'Etat aux A. C.

Au cours de cette manifestation, réservée aux représentants des Combattants et de ce fait quasi-confidentielle, M. André Méric lut un message du Président de la République dont voici un extrait :

« ... Je ne souhaite pas évoquer ces tristes jours que j'ai vécus avec vous, la rage au cœur. Ce fut comme un effondrement de toutes choses. Tous ceux qui ont connu cette époque en ont gardé un souvenir trop amer pour en rappeler les épisodes, même après un demi-siècle.

Mais n'oublions jamais qu'en moins de six semaines, la France a perdu 120.000 de ses fils dans des combats désespérés, parfois inutiles, toujours nécessaires. C'est leur mémoire que nous devons préserver de l'oubli où, trop souvent l'ingratitude ensevelit une seconde fois les héros des batailles perdues ».

Nous faisant ici l'interprète d'un très grand nombre de combattants, nous regrettons que le message de Marigny n'ait pas été diffusé sur les antennes à une heure de grande écoute. L'impact sur l'opinion et particulièrement les nouvelles générations eut constitué alors l'acte de réparation, de justice et de pédagogie qu'attendent depuis un demi-siècle « les héros des batailles perdues » — et les survivants. Cela n'a pas été compris, cela n'a pas été voulu. On doit le regretter.

Chronique de Paul DUCLOUX

ARBEIT KOMMANDO 470 DE GARREL

Nous étions 60 P.G. Le département de Saône-et-Loire était bien représenté : 12. Nous restons, je crois, 4 ou 5.

Mon plus proche camarade était GROZEILLER Emile, de Blanot. Il compte malheureusement parmi les manquants. Cultivateur, il donnait entière satisfaction à son « gros » patron. Il était très bien considéré. Mais le mal du pays, avec une première évasion manquée, l'a conduit au sinistre camp de Rawa-Ruska. La seconde a été la bonne.

Tout dernièrement, la sympathique Mme GROZEILLER m'a informé que son neveu était chez elle avec un jeune ménage habitant Garrel. Une bien trop courte visite a eu lieu à la maison.

Günter GOKEN, 28 ans, solide gaillard de 1,80 m, était accompagné de son épouse, un peu plus grande que lui, avec des cheveux d'un blond rayonnant.

Le neveu enseigne à Fernay-Voltaire à la frontière suisse avec une bonne connaissance de la langue allemande. Pour les conversations difficiles, ma fille aînée était là.

Günter est le fils d'Annelise qui habite toujours le Thülerweg. Quelle bonne maison... incroyable. Le P.G. était toujours bien accueilli. Annelise se souvient toujours de CHAUVET, de Tours (décédé), de l'ami LINIER, de Bourges, et surtout du sympathique Eloi DARPARENS. Je ne vanterai pas les « mérites » de ce cher camarade Eloi, et naturellement elle se souvenait beaucoup de moi.

Le mari d'Annelise est toujours vaillant, malgré sa cécité (souvenir de Russie), il parcourt le plat pays, doucement.

L'épouse de Günter est une descendante de la famille WANDELN où travaillait Emile.

La fleuriste Elisabeth NIENHABER-OLDEHUS est toujours active dans son magasin de fleurs, situé à l'entrée de la rue de la gare. Très accueillante elle aussi.

Le jeune ménage habite à proximité de l'Hôtel de la Gare, toujours tenu par l'aimable Frau ELSSEN et son fils Karl. Malgré bière et schnaps à longueur de journée, ils tiennent toujours le coup.

J'ai eu ainsi de très bonnes nouvelles de ma chère Frida (famille WILKEN). Elle habite maintenant dans une belle maison à l'entrée du pays ; elle supporte bien ses deux piqûres par jour (diabète).

La famille ROLFES habite dans le quartier de la gare : Joseph, Lizzie et son mari poursuivent tranquil-

lement leurs retraites. Auguste, l'écrivain habite toujours à Brème.

Que mes deux carnets de croquis ont eu du succès ! Particulièrement celui consacré à ma vie de terrassier sur le « Thülerweg » à Garrel. Souvenirs de vieilles maisons qui n'existent plus. Il a fallu monter dans ma chambre à coucher pour leur montrer mes productions à l'huile faites au camp et à l'infirmerie de l'Oflag X B à Nienburg-sur-Weser.

Au moment de nous quitter, Günter avait la larme à l'œil. Je crois que de mon œil gauche, une larme a également perlé !

Ces jours-ci, on va beaucoup parler de ces « vieux » prisonniers de guerre dans les familles allemandes de Garrel.

Mon « Eile mit Weile » (hâte-toi lentement), qui figure dans mon livre a été très apprécié par mes jeunes visiteurs. J'étais pour eux un P.G. « clever » (malin). Ils ne se trompaient pas...

Anciens camarades de Garrel, on pense à vous ; les purs catholiques du coin ont, dans l'ensemble, fait leur possible, pour améliorer notre triste situation.

Avec l'ami CHAUVET, son épouse et un de ses fils, nous nous sommes retrouvés dans ce bon coin. Un bon repas a été pris en commun chez la gentille Annelise. Je me souviens de sa réception chez la grand-mère Elisabeth NIENHABER ; la pauvre vieille sur sa chaise roulante en embrassant l'ami CHAUVET, a versé de vraies larmes. L'émotion était grande...

Il y avait tout de même de bonnes maisons en Allemagne. Je me souviens qu'en sortant pour aller au boulot, un gardien avait dit à Constant LINIER : « Vous allez à Garrel, c'est un très bon coin... » Il ne s'était pas trompé.

P. DUCLOUX - 24.539 X B.

DIMANCHE 14 OCTOBRE 1990

à 12 heures à l'« Opéra-Provence »

66, rue de Provence - 75009 Paris
(Métro Chaussée d'Antin ou Trinité)

A CE DEJEUNER NOUS ESPERONS VOUS
RETROUVER NOMBREUX.

RETENEZ BIEN CETTE DATE !



Quelques brèves nouvelles.

— Une bonne surprise, courant juillet, la visite chez les MARTIN à Poitiers de Yolande DROUET. Nous avons parlé du grand Maurice et des copains qu'il a pu connaître. Merci de cette visite... et au mois de novembre prochain.

— Le 4 août, nous avons pu obtenir des nouvelles de notre ami FRUGIER. Après être rentré chez lui vers la mi-juillet, il allait à nouveau revenir à l'Hôpital de Tours, suite à des complications. J'ai demandé à Fernande, sa compagne, de l'embrasser pour nous tous.

— Très mauvaise nouvelle en ce 9 août : je viens d'apprendre le décès de notre grand ami Jean FRUGIER. Il était sur le point de subir une nouvelle opération chirurgicale à l'Hôpital de Tours, car dans sa situation on pouvait craindre une surprise fatale, nous a dit Fernande, son épouse.

Nous avons perdu un parfait camarade et un ami. Adieu, Jean !

— Nos amis Claire et Bernard ROBERT vous envoient, à tous, un amical souvenir d'Auvergne où ils sont allés passer quelques jours. Merci, amis, de votre amitié.

Au mois prochain.

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag IB puis X B.

Le Bureau Directeur de l'Amicale V B - X A, B, C, s'associe aux Anciens du 604, pour adresser à Mme Jean FRUGIER et à sa famille, ses sincères condoléances.

La Gazette de Heide est reportée au mois prochain. Jean Aymonin et le Rédacteur en Chef s'excusent auprès des lecteurs.

CORRESPONDANCE et COURRIER

(dans l'ordre d'arrivée)

● DE L'ALLEMAGNE

La très prochaine réunification de l'Allemagne ne laisse pas les lecteurs du Lien indifférents — le contraire eut été surprenant ! De nombreuses questions nous ont été posées sur ce sujet, verbalement ou par écrit, pour connaître notre sentiment. Le journal s'interdisant de « faire de la politique » ne dérogera pas à la règle, même sur un point qui touche à la sensibilité de centaines de lecteurs. Il ne publiera donc ni articles rédactionnels ni tribunes libres. Toutefois, il fera état des lettres qui lui seront adressées, dans la mesure de leur sérénité d'exposition, de leur qualité d'expression et en dehors de toute polémique. Etant précisé par ailleurs qu'il ne publiera que des « extraits » limités des dites lettres.

La première est de Eric GROS, notre distingué professeur et germaniste ; de l'absorption de la RDA par la République Fédérale il écrit :

« On ne peut ni s'en étonner ni s'en plaindre puisqu'elle consacre la victoire de la démocratie, de la liberté et de la prospérité sur tout ce qui en fut, quarante ans durant, la funeste antithèse. Si l'on me demandait si j'ai peur de l'Allemagne réunifiée, je répondrais non sans hésiter. Primo, il est vain et stérile de craindre l'inéluctable : une nouvelle Allemagne va naître, économiquement et politiquement puissante avec laquelle il faut composer, qu'il faut enfermer dans un cadre européen. Secundo, l'Allemagne actuelle, telle qu'elle se présente à nous dans ses profondeurs, n'est tentée ni par le nationalisme, ni par le militarisme ; l'unité qu'elle réalise aujourd'hui et dont elle peut à bon droit être satisfaite, ne donne lieu à aucun débordement d'enthousiasme patriotique. (...) Bref, ma position est la suivante : il faut parier sur l'Allemagne démocratique et la construction européenne. Notre méfiance à l'égard de nos voisins ne pourrait que faire renaître ce que l'on veut précisément éviter » (...)

— Deuxième lettre :

« ...L'Allemagne donc encore une fois ! L'Allemagne lieu de mémoire inoublié, inoubliable kaléidoscope d'images qui ne relèvent pas toutes, tout à fait du fantasme — à certains moments de l'histoire, leur réalité s'est souvent inscrite en traits de feu sur notre continent. Parier à nouveau sur ce pays tient de l'acte de foi. Est-ce suffisant ? Qu'on mette l'Allemagne en selle, elle saura bien chevaucher », disait Bismarck. Alors, l'Europe, pour dissoudre à jamais les nationalismes ? Mais qui acceptera de mourir pour elle demain ? Tant qu'il y aura des hommes, les motifs de lutte ne leur manqueront pas qu'on ne soupçonne pas aujourd'hui... »

(F. L.)

— La troisième :

Dans la préface à son célèbre « Essai sur la France » qui vient d'être réédité aux Editions de l'Aube, Ernest-Robert Curtius écrivait en 1932 :

« Des millions de Français et d'Allemands sont unanimes à appeler de tous leurs vœux la concorde de nos deux pays. Si nous ne réussissons pas à l'établir, nous savons trop bien ce qui nous guette : l'effondrement de notre civilisation. Nous devons concourir tous, chacun selon ses forces et ses lumières, à l'aboutissement d'un plan quinquennal pour la reconstruction de notre patrimoine commun : l'Europe. C'est dans cette pensée que nos civilisations doivent se comprendre et se rapprocher » (...)

On sait ce qu'il advint de ces espoirs. Engagés dans la voie généreuse ainsi définie, nombre de jeunes des deux pays se sont heurtés très vite à la haine et à l'intolérance. Leur déception fut grande ! A la mesure de leur engagement. S'étaient-ils trompés, ou leur idéalisme avait-il méjugé les capacités réelles de mobilisation des nationalismes, et particulièrement de l'esprit de revanche habilement exploité outre-Rhin par les maîtres de l'heure ? L'homme n'est peut-être pas toujours celui qu'il croit...

Et voici qu'après des années de tragédie et de reconquête des valeurs universelles malmenées, l'histoire nous représente le même plat ! Est-ce une nouvelle chance que le destin nous offre ou devons-nous craindre le retour du même ? A chacun de bien comprendre et de bien mesurer le nouvel enjeu. Demain, très vite, il y aura au centre de l'Europe une nouvelle Allemagne.

Le centre de gravité hérité de 1945 se sera déplacé laissant l'avenir mystérieusement ouvert une nouvelle fois. Devant cet inconnu, pourquoi identifierait-on à la méfiance et au soupçon un questionnement légitime ?

« ...L'Allemagne et la France sont issues d'un même état politique : elles sont nées du partage de l'empire carolingien. Il n'existe d'Allemagne et de France distinctes que depuis la chute de cet empire. Le traité de Verdun en 843 marqua la naissance de chacun de ces pays, en tant qu'entités séparées ; mais il marqua en même temps le début d'une lutte historique qui a déjà duré plus de mille ans et au cours de laquelle la France et l'Allemagne n'ont cessé de se dresser l'une contre l'autre. Nous sommes amenés ainsi à cette étrange constatation : ces deux nations ont d'abord formé, pendant un court laps de temps, une communauté unique, pour s'affronter ensuite, à travers une succession ininterrompue de crises et de conflits (...) » (op. c.) p. 111-112.

Brisera-t-on demain la roue des recommencements et se réalisera-t-il l'idéal entrevu un jour par le poète : « il ne tachera plus le cristal de ton onde, le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain, ils ne cruleront plus sous le caisson qui gronde, ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main ! » C'est le vœu qu'il sied de faire ici...

J. T.

— EN MARGE : Connaissez-vous Hoffman von Fallersleben ?

C'était dans la première moitié du XIX^e siècle un

professeur de Breslau. Il était aussi poète, chansonnier et... joyeux drille. L'Allemagne de cette époque était divisée en principautés, royaumes et duchés souvent rivaux. Afin d'exalter l'idée d'une nécessaire unification de son pays, il composa un lied appelé « Das Lied der Deutschen » : Le Chant des Allemands.

Comment, après la Révolution de 1848, ce chant véritablement nationaliste et libéral devint-il le chant conquérant et séditeux que nous avons connu depuis sous l'appellation « Deutschland, Deutschland über Alles » ? Glissement de sens sous l'influence du prussianisme ? C'est la République de Weimar (1919-1933) et non Guillaume II qui fit pourtant de ce lied le chant national allemand. La R.F.A., issue de la guerre 1939-1945 l'a rétabli à sa naissance, de même qu'elle a pris pour drapeau les couleurs noir-rouge-or de la révolution de 1848. Mais en 1952 la République Fédérale adoptait comme son chant national la seule 3^e strophe de « Das Lied der Deutschen » Nul doute que ce texte et ce drapeau seront ceux de l'Allemagne réunifiée de 1990. En voici la traduction par Eric GROS :

« Unité, droit et liberté pour la patrie allemande.
Luttons tous pour leur conquête
Dans la fraternité des cœurs et des bras !
Unité, droit et liberté sont les gages du bonheur.
Fleuris dans l'éclat du bonheur, fleuris patrie allemande ».

— O —

● SUR LE LIEN DE JUIN

« ...Ah, ces Ardennes belges ! du 11 au 16 mai, où tant de braves petits gars de France ont donné pour rien leur vie. Toutes ces souffrances pour entendre, dès notre retour en 45, les commentaires sur notre lamentable conduite, cause de la débâcle... Ce « bourrage » de crânes naïfs... savamment entretenu par la presse, commandé par des chefs incapables ou félons.

Moi et d'autres, tu le sais, depuis 45 ans, traînons notre rancœur devant tant d'injustice et de lâcheté (...) Beaucoup de camarades me disent : « Oublie tout ». Hélas, je fais partie de la catégorie des gens qui n'oublie rien — ni le bien qu'on leur a fait, ni le mal qu'on ne leur a pas épargné. Ce n'est pas à 86 ans 1/2 que je changerai » (...)

H. FISSE. Bourg-sur-Gironde.

Pour dérider ce cher Bordelais, voici une courte histoire : « ...Vous les prisonniers, disaient certains, vous avez été peignards, vous étiez nourris alors que nous avions des soucis avec le ravitaillement. On peut dire que les Fridolins nous en ont fait voir. Si on revenait après le couvre-feu d'un bridge chez des amis, il fallait passer toute la nuit au commissariat. C'est terriblement long, on croit mourir ». (Sigismond - Les Fortes Têtes, 1975).

— O —

« Merci pour le gentil papier que je lis dans Le Lien. Mon reportage dans les Ardennes, pays que je connaissais, m'a beaucoup ému et j'ai trouvé dans Le Lien un écho très sincère du mois maudit! Je suis heureux de pouvoir vous dire ces choses très simples, si simples que peu de gens en ont conscience! Encore merci et croyez à la sincère et profonde amitié de Frédéric POTECHER... »

● **BERSET André, des bords de Loire, m'écrit :**

« J'arrive! Le temps de déballer mes valdingues, et je suis à toi. Quinze jours ça a duré... les vacances!

Les deux premiers, je me suis dégoûté les méninges et les os qui ont tendance à grincer.

« Ouf! me suis-je dit... » Enfin! Le repos, le farniente, les rêves bucoliques. Le troisième jour, j'ai commencé à tourner en rond. Le quatrième, j'ai... Bref, au bout de quinze jours je suis revenu. « Ouf! » me suis-je redit...

Ma boîte aux lettres dégorgeait de propositions alléchantes... Des trucs à vous ruiner un multimilliardaire, rien que pour lui faire gagner un stylo ou une calculatrice (...). Et puis, ta babillarde.

Mais que te dire? Qu'ayant repris le boulot je suis plus heureux? Ça tu l'as déjà deviné (malgré son âge, Berset est un acharné du travail). Le personnel, les fournisseurs, les clients, l'administration, la co-propriété, etc, m'attendent. Et mes violons d'Ingres, la poésie, une chronique philosophique, bref le boulot, le boulot.

Comme tu vois, on ne se refait pas... L'activité a toujours été ma drogue. J'admire ceux qui pratiquent l'oisiveté et même je les envie de savoir le faire; personnellement, j'en suis incapable, l'ennui s'empare de moi. Question de nature. Amitiés!

L'ami BERSET nous étonnera toujours! Sa jovialité et cette volonté de ne pas décrocher méritaient d'être soulignées. Ses amis d'Ulm ne seront pas surpris. Il me rappelle un autre P.G. du même tonneau qui, encore plus âgé que notre tourangeau, est toujours à la tâche en bordelais: l'ami Yves DAUREL que je salue ici très cordialement.

● **WEBER Jean.**

« Sur Lourdes (juin) on peut être critique. Considérant que les anciens P.G. sont usés par l'âge de plus en plus (propos entendus) le programme devait privilégier davantage la liberté de chacun. Si les organisateurs étaient venus faire un tour dans la prairie, ils auraient vu la déception des gars qui tournaient en rond, ils auraient entendu quelques propos peu amènes. Les retrouvailles furent rares. J'ai pu rencontrer le couple MONNET de Clermont-Ferrand, et M. BOTON connu dans le secteur de Sandbostel (...). Au Palais des Congrès, Marcel ROLLET, connu des mussipontains, présenta son film et son livre « Du barbelé à la liberté » (On peut se procurer le livre chez l'auteur: 8, rue des Rosiers, 31110 Luchon). Prix 50 F. »

« Sur le Cinquantième anniversaire des combats de 1940. Une messe à été dite le 24 juin en l'église Saint-Laurent à Pont-à-Mousson à l'initiative de notre ami Pierre DURAND et de moi-même. En hommage aux morts de la Campagne de France et plus particulièrement des 52 mussipontains. En présence des parents et amis, des anciens combattants et des A.C.P.G.. »

Dans sa brève homélie consacrée au saint du jour, Saint-Jean Baptiste, l'officiant — non combattant — a su rappeler en termes justes et appropriés le sacrifice des soldats de mai-juin 1940 et demandé qu'enfin justice leur soit rendue.

A l'issue de la cérémonie, j'ai, devant le Monument aux Morts, fait l'appel des 52 mussipontains et c'est le petit-fils (12 ans) de Pierre DURAND, indisponible, qui à chacun des noms répondait: « Mort pour la France ».

Merci et félicitations à nos deux amis pour leur initiative, et aux Lorrains qui n'oublient pas.

CARTES POSTALES :

FRANC Jules, resté aux bords de l'océan breton.
CAVALLERA Fred, caméra en bandoulière joue le Romain.

MOURIER et Mme, curistes fidèles de Gréoux-les-Bains, découvrent le Roussillon... vermillon.

ALLAIN Jacques (VB), avec son fils Michel, est retourné à Villingen: « C'est une ville magnifique. Nous avons retrouvé Saba Radio. La caserne est occupée par l'armée française et le camp devait se trouver à la place des hangars qui actuellement protègent du matériel ».

Et dire que de cette « belle ville » je n'aurai connu que le chemin de la gare au camp, deux fois A et R! et aucune image ne m'est restée de ce parcours...

CARNET BLANC

Maxime est très heureux de vous annoncer la naissance de sa petite sœur CLAIRE le 2 juin 1990.

Félicitations aux heureux parents, Monique et Philippe DURAND, 54250 Champigneules, et aux « mami-papy » de Pont-à-Mousson, madame et Pierre DURAND.

DECES

Nous avons appris avec retard la mort, dans des circonstances dramatiques et après bien des souffrances, de Madeleine, la compagne de vie de notre camarade et ami Georges HURET, ancien P.G. et déporté. Les lecteurs n'ont pas oublié ses souvenirs de guerre publiés dans Le Lien il y a quelques années. Nous lui adressons nos sincères condoléances et, dans la solitude

qui l'entoure désormais, nous l'assurons de notre sympathie et de notre amitié.

L'extrême chaleur de juillet a singulièrement limité la production épistolaire des lecteurs! Henri PERRON écrit: « ...Il fait bon dans la maison, les persiennes closes laissent passer un petit rayon de lumière; assis dans un fauteuil, la tendance serait plutôt à la sieste. Au diable l'écriture! Mais il y a l'ami qui, dans son Béarn envahi par les glaces, attend... » (les glaces, mon cher Henri, tu veux sans doute parler des cornets multicolores du glacier du coin de la rue où je me traîne en tirant la langue d'épuisement?...)

« Victoria va mieux, et moi je fais les courses ».

De cela on est tout heureux! (28-7).

De M. Roger BRUGE, 77150 Lesigny, à propos d'articles parus dans le n° 464 (juin 1990), ces remarques:

« D'abord celui de R. AIGUILLON, du 142° RAL, qui explique le repli du 14 juin au soir par « la poussée irrésistible » de l'ennemi, oubliant que l'offensive Tiger a été un échec. L'a-t-il jamais su? Il écrit aussi que le 17 juin « dans son secteur, la guerre ne change guère de rythme ». Sauf que trois corps d'armée se mettent en place sur le canal et trois autres sur la Meuse, pour s'y battre le 18 au prix de pertes élevées (...). »

Sur le récit d'André MAGNIER (p. 5), notre correspondant observe que « le commandant du 58° BM se faisait tuer le 20 juin à Domptail, deux jours après avoir combattu à Henaménil, sur le canal ». Laissant entendre qu'il n'est pas juste de ne parler que de « débâcle et de déroute » quand tant d'hommes sont morts dans des combats ignorés, défigurés, minimisés encore aujourd'hui par tant de nos compatriotes.

On le sait, on le voit par ces mises au point, l'historien Roger BRUGE connaît à peu près tout, et dans le détail, de l'histoire militaire de la Campagne de 1940 des armées de l'Est. Mieux que les acteurs plongés dans la mêlée...

De nombreux camarades ont répondu aux lettres de « rappel de cotisation 1990 » lancées par le bureau. Nous les remercions vivement. Oubli de leur part ou erreur(s) de la nôtre, le mal est réparé, et notre Trésorier se réjouit. En voici la liste:

- DELMEJA Simone, Fontelle, 10360 Essoyes. Merci pour votre don, et notre soutien après la mort de votre époux qui vous a désorientée.
- KIEFFER Julien, 23, rue Joffre, 84000 Avignon. Recherche sans se lasser des camarades de Brême et d'Asendorf.
- BULKOSTEIN A., 108, Av. V.-Hugo, 92100 Boulogne-Billancourt.
- TRIBOULOT Camille, 2, rue de la gare, 54890 Chambley-Bussières (Ancien de Sandbostel. A fêté en juin dernier ses noces de diamant. Toutes nos félicitations et souhaits de longévité heureuse).
- LEGAGNEUX Marc, 26, Allée du Clos Fleuri, 45000 Orléans. Une erreur comme il peut s'en produire! Après les excuses de Ponroy, tout est en ordre à présent. Merci à toi.
- BOUSSIN Emile, 15, rue Laënnec, 35530 Servon-sur-Vilaine.
- LODOVICI Joseph, 1, rue du Mont-Saint-Michel, 73490 La Ravoire.
- MIAY Marcel, 14, rue du Temple, 77160 Provins. Cher camarade, il faut nous avertir dès que possible quand le journal n'arrive pas à destination. Et faire une réclamation au facteur éventuellement...
- LEHEUTER Roger, Mercin et Vaux 02200 Soissons.
- AVAILLEE A., 3, Villa Grenelle, 75015. Merci, Madeleine, pour votre petit mot. Meilleure santé pour votre père.
- HOCHIN Ludovic, 19, Allée Royale, Connantré 51230.
- MOREUX Emile-Raymond, 50 Av. Gambetta, 58400 La Charité-sur-Loire. Salut mon cher Mimile de Goppingen! Toujours en aussi bonne forme? J'espère... (J.)
- LAVALLEY Bernard, 06 Le Cannet.
- DENOGENT Fernand, 77640 La Ferté-sous-Jouarre.
- BRELIVET Corentin, 29127 Plomorden. Merci beaucoup à toi.

De M. le Supérieur de la Maison des Pères, 83510 Lorgues, via notre ami le chanoine BRISMONTIER, de Rouen, nous apprenons le décès du Père Edmond JUBERT, 88 ans, ancien aumônier du Waldho de Villingen, VB. Nos sentiments les plus attristés. Amitiés et bon courage à BRISMONTIER.

Courrier arrêté au 15-8-1990.

J. Terraubella.

ADIEU GUY

Une triste nouvelle pour les Anciens du Waldho: ce 14 juillet 1990 notre ami Guy BRUANT vient de nous quitter pour toujours.

Guy était un dévoué infirmier affecté au Service de « l'Infektion », mais aussi, et surtout, le fin et brillant chansonnier qui faisait honneur à son nom déjà bien porté par un grand artiste du début du siècle. Nous attendions avec gourmandise son passage dans nos spectacles de prisonniers pour découvrir un nouveau sujet traité par lui avec talent, humour et gentillesse, car c'était un poète mais pas un censeur et ses œuvres n'auraient encore, maintenant, aucune ride.

Il était aussi l'auteur avec PERRON, MARTIN et moi-même de notre revue « Drôle d'époque » donnée à l'Hôpital du Waldho (cinq représentations!) le jour de Noël 1942, et son esprit et sa finesse nous avaient été bien souvent d'un grand secours pour mener à son terme notre téméraire entreprise. Tous les lyrics étaient de lui.

Libéré en qualité d'infirmier en 1943, il avait participé à quelques spectacles organisés pour aider les prisonniers. Sa présence y faisait merveille aux côtés de

PERRON et de PATIN (l'acteur professionnel Yves GLADINE disparu depuis longtemps). Il n'était pas un participant très actif de notre Amicale mais il était resté, comme beaucoup d'entre nous, un ancien prisonnier heureux de recevoir des nouvelles par l'intermédiaire de notre journal Le Lien... et de rencontrer ses camarades au hasard des déplacements.

Sa disparition laissera un vide parmi tous ses amis (et ils étaient nombreux, même s'ils ne se sont pas manifestés depuis longtemps, car l'amitié de captivité est à l'épreuve du temps).

Adieu Guy! Que ta femme et toute ta famille sachent bien que, malgré ton départ, tu resteras toujours présent et vivant parmi nous.

Henri DAUBIGNY,
Un ancien du Waldhotel.

En qualité de responsable dans Le Lien des « Anciens du Waldho », je m'associe entièrement à l'hommage rendu à notre bon camarade Guy BRUANT, instituteur par profession et poète par nature, par l'ancien directeur artistique de la troupe du Waldho, notre ami Henri DAUBIGNY. Sa brusque disparition me peine profondément. C'était un ami véritable avec lequel j'ai passé de bien belles heures à l'écouter déclamer ses poèmes et ses chansons. Ses passages sur scène étaient impatiemment attendus par les spectateurs P.G. De son illustre homonyme il avait le même esprit caustique et percutant: c'était un véritable chansonnier!

De Guy, notre joyeuse « Ablette », il nous reste le souvenir d'un camarade incomparable, d'un P.G. indomptable, d'un poète charmant, d'un chansonnier virulent, de l'homme dont on aimait être l'ami.

A Mme BRUANT, à sa famille, les Anciens du Waldho et l'Amicale VB-XABC présentent leurs sincères condoléances.

Henri PERRON.

MEMOIRE

On se souvient de la remarque ironique d'un de nos amis disant que sa seule décoration était son matricule de prisonnier... On sait aussi qu'en raison de la rapidité de la bataille de France, nombre de propositions de décoration ne purent être formulées et acheminées par la voie hiérarchique, ou effectuées réglementairement. Ce qui fait que de toutes les générations du feu, celle de 1939-1940 est la moins pourvue de rubans... Certains s'en consolent, d'autres considèrent cela comme injuste. A l'intention des uns et des autres, mais particulièrement en hommage à tous les P.G. « morts pour la France », et pour servir de symbole, nous publions ci-dessous à la demande de notre ami Roger LAVIER le fac-similé de la copie de la citation de son frère Louis: COMMISSION DES RECOMPENSES DE LA GUERRE 1939-1940

Ordre n° 2.116/C

Le Secrétaire d'Etat aux Forces Armées « GUERRE » cite:

A L'ORDRE DU REGIMENT

LAVIER Louis, Albert, Alexandre, 2° Classe, 5° Cie, 460° Régiment de Pionniers. Rct, de la Seine.

« Pionnier dévoué, a participé aux durs travaux du Bataillon sur la ligne Maginot pendant l'hiver 1939-1940. Au cours de la manœuvre en retraite vers les Vosges en juin 1940, a gardé sans défaillance le meilleur esprit de discipline. Fait prisonnier avec l'armée de Lorraine a subi la captivité avec courage. Mort pour la France à Kassel (Allemagne), le 22 septembre 1944 au cours d'un bombardement aérien ».

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Bronze.

Le 18 octobre 1948.

Pour extrait conforme :

— L'Administrateur de 1^{er} Cl. Baullet, Chef du Bureau des Décorations. Signé Baullet.

— P. le Secrétaire d'Etat et par délégation, le Général de Division Préaud, Directeur. Signé: Préaud.

Sur le chemin des Camps

LE CRACHAT DE L'ENFANT

Pourquoi, petit, m'as-tu craché,
Ce jour lointain, dans la figure?
Pourquoi ne t'es-tu point caché,
Oiselet de mauvais augure?
Pourquoi d'autres petits enfants
Se sont-ils emparés de pierres
Qu'ils nous ont jetées, méchamment?
Pourquoi notre intime prière
Fut-elle, alors, de nous venger
Lorsque nous aurions l'avantage?
Pourquoi devions-nous enrager
De lire la haine à cet âge?...
Ce geste, je m'en souviens bien,
C'était un jour d'août, en quarante
Quand, vaincus... Las... N'étant plus rien,
Après des batailles sanglantes,
Encadrés par d'autres guerriers
Imbus de leur force tudesque,
Nous nous faisons tous injurier
Par des gens aux faces simiesques.
Bah! Tout cela nous l'attendions,
Sachant que les hommes sont bêtes;
Ils criaient... Nous les étudions
En feignant de baisser la tête.
Mais, de toi, si jeune et mignon,
De toi, petit, subir l'outrage,
M'a, dans notre immense « guignon »,
Mieux fait comprendre les ravages
Des conflits, entre les humains
Semant la répulsion malsaine;
Horreur hier, crainte demain,
En prime: la mort souveraine.
Je voudrais que tous aient perçu,
Comme moi, combien c'est tragique;
Même si l'expérience implique:
Un enfant vous crachant dessus.

A. BERSET.
Ulm. Août 1940.

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XIV

RESUME DES EPISODES PRECEDENTS.

Petit à petit, les exercices théoriques font place aux manœuvres pratiques. Nos jeunes soldats apprennent à se servir des ouvrages auxquels ils seront affectés. Mais c'est insuffisant. Voilà que surviennent de nouveaux cadres. Plus techniques pour la science, mais guère plus avancés pour l'esprit. Gare aux tuiles qui les attendent...

Le lieutenant veut savoir si cette instruction poussée avec les jeunes chefs pointilleux porte ses fruits.

Il vient donc interroger les élèves caporaux sur leurs compétences respectives.

Lorsqu'il arrive devant Antoine, il préfère ignorer la tête de loup que ce dernier arbore hilare. Sous prétexte de poésie de la crasse, il a fait le pari de ne plus aller au coiffeur. De toute façon, ce zozo, il n'y a pas de doute en ce qui concerne le peloton, il va vers l'éjection, comme une vulgaire douille usagée. Mais il est sympa, souriant, on ne peut pas le virer comme un malpropre (et pourtant !)

Après l'avoir vainement interrogé sur les caractéristiques de la balistique, les graduations et la dérive du canon de trente-sept, l'officier pose une colle subsidiaire :

— Vous avez participé à l'exercice d'attaque des casemates, est-ce que cela appelle, chez vous, des critiques et des idées ?

Alors, là, du moment qu'il s'agit d'imaginative, notre gamin, il est à la noce. Des suggestions, il en déborde.

— Eh bien, mon lieutenant, ce n'était pas une réussite !

Et c'est parti ! Il est intarissable, étale ses conceptions, insiste sur les points faibles : la cloche de guet vulnérable, la fosse Colson franchissable, les aérateurs fragiles, le bruit infernal, la mauvaise organisation. Il présente des palliatifs : un volet automatique pour empêcher les servants de se faire repérer, des photos graduées du terrain périphérique pour situer immédiatement la position de l'adversaire, des faux créneaux pour le tromper, des phares à réflexion indirecte, des paquets de guerre disponibles en permanence.

Il en est baba, le lieutenant. Ce fantasiste est bourré de bon sens. Du coup, plus question de l'éliminer, il lui tape sur l'épaule : « C'est très bien, mon ami ».

Médor, il en est malade. Qu'un tel insubordonné reçoive les félicitations d'un officier, ça le dépasse. Toute son éducation militaire est remise en question.

Et puis, il y a l'épidémie de grippe.

Tous les jours, à la visite du toubib, des malades se pointent. De plus en plus nombreux. Avec des gueules de déterrés de la glaise. Celle d'un foiridon mis au régime des biscottes et de l'eau minérale. Trente. Cinquante. Soixante-dix, ils sont. Chaque chambre exhibe ses « éclopés » qui n'en écosent pas une. Ils sont là, étalés comme des méduses sur la plage, à gaffer les autres qui se cognent le turbin pour eux.

Tout de même, le major, à force de voir les ramiers s'accumuler, ça lui donne des doutes. Au rapport, il fait dire que s'il s'en présente encore dix le lendemain matin, toute la caserne sera mise en quarantaine. Merde ! Quarante jours bouclés là-dedans c'est pas la pêche ; le patelin, il n'est peut-être pas jojo, mais ça vaut toujours mieux que la tourne à perpète. Immanquablement, le lendemain, comme par hasard, il ne s'en présente plus que six à la visite ; des vrais, des qui chiquent pas. Ça le rassure, le toubie qui, néanmoins, par mesure de précaution, ordonne un gargarisme général matin et soir. Quel spectacle ! Tous ces mecs qui se pointent avec leur quart pour toucher leur ration de bouillon fadasse relevé à l'eau de javel. Ils vont glouglouter ça dans la cour, le nez en l'air. Même les indigènes du cru, qui ont l'habitude d'en voir des vertes et des pas mûres avec ces gaillards, s'arrêtent pour mater le tableau.

Certains caroteurs vident, en lousse, le contenu de leur quart. Mais la plupart y vont franco. Ça leur permet des conversations musicales : — « J'en-er-de-e-ma-or ». — « é-un-con ». — « T'as-é-on ».

Comme une épidémie ne va jamais sans l'autre. Voilà que, tout de suite après, une crise d'espionnisme s'abat sur le casernement.

Le grand tra-la-la vient d'en-haut. Des affiches, des panneaux, des conseils de prudence fleurissent partout. Dans les chambres, les couloirs, le réfectoire, la cantine, des trucs dans le genre de :

Au café, dans le train, sur la place publique,
Parle de tes amis, de sport ou de musique,
Mais ne dis pas un mot de l'armée du pays,
Car l'espion qui t'écoute en tirerait profit.

Parce que, en plus, les troubades qui pondent ça, ont la prétention d'être poètes.

Naturellement, les bidasses ne se laissent pas impressionner par cette littérature. Pour eux, c'est une nouvelle occasion de rigoler et, après avoir recouvert l'inscription lapidaire :

Bon soldat, hors du quartier

Ne parle pas de métier

par :

Si tu vois le caporal

Balance le dans l'canal.

Ils décident de faire mieux.

Cette nuit-là, Laracine secoue Médor dans son lit.

— Caporal-Chef, j'ai vu une ombre.

L'autre sursaute, se frotte les yeux et hurle « Quoi ! »
— Chut ! J'ai vu une ombre qui se glissait subrepticement dans le couloir, juste dans cette direction.

— Vous en êtes sûr ?

— Certain, j'ai préféré vous avertir. Avec ces espions, on ne sait jamais.

— Vous avez bien fait.

Il est courageux, le Médor, du moins, il feint. Prend une torche, son revolver, et prie Laracine de le suivre.

On ne saura jamais le nombre de paires d'yeux qui ont suivi son cheminement feutré, en calbar, à travers les dédales des bâtiments sombres. Ni le nombre de poignées de portes tartinées de cirage qu'il s'est goinférées.

Arrivé dans le haut des escaliers dont les trois dernières marches ont été enduites de savon noir, Médor, légèrement bousculé par Laracine, patine, glisse, valdingue et se ratatine, sur le dos, un étage plus bas. Il est précédé de trois foulées, par son flingue et sa torche dans un boucan ferrailleux qui aurait dû logiquement réveiller tout le monde. Pourtant, rien ne bouge. Laracine le redresse, imperturbable, c'est justement à cause de ce sang-froid qu'il a été choisi parmi les comploteurs. L'autre est d'ailleurs trop imbu de sa petite personne pour imaginer que l'on puisse le blaguer. Laracine lui désigne une porte bizarrement entrouverte, il dit glacial :

— Et. Là-dedans, Caporal-Chef ?

— Ce sont les lavabos.

— Sait-on jamais ?

Il ne l'a pas sec, le Médor, en biglant le coin noir ; mais quoi ! Il ne va tout de même pas montrer à un deuxième classe qu'un gradé joue la dégonfle. Pas très rassuré, il s'avance en braquant son pétard. Il pousse légèrement la porte et fait un pas.

Patatras ! Flic ! Plaf ! Pof !

Les vaches ! Ils n'y sont pas allés avec le dos de la

cuiller. Un seau plein il s'embarde. Du picrate de grenouilles à claquer des miches toute la nuaille. Cru février, c'est tout dire. Il s'ébroue là-dessous, le Médor, en hurlant de sa voix aiguë :

— Salauds ! Je saurai qui a fait ça ! Ils me le paieront.

Tandis que Laracine, flegmatique comme un croquemort, s'apitoie plein de sollicitude.

— C'est ridicule ! Il semble, Caporal-Chef, qu'on nous ait fait une vilaine farce.

Tu parles ! Hypocrite, va !

Heureusement pour nos rigolos, le lendemain matin arrive, de Haguenau, l'ordre de répartir la plupart des soldats de la compagnie dans l'ensemble des ouvrages du secteur.

Pour les jeunots, c'est une aubaine. Plus de revues, de marches, d'exercices, de rapports, de rassemblements, de clairon au réveil, de nettoyage des abords, de corvées de quartier et toute la sainte séquelle.

Avec Antoine, ils sont quatre autres désignés pour la casemate de Kauffenheim, une des plus importantes, puisqu'elle est prévue pour cinquante hommes. Il y a là : Macoupé dit Bob, la mère poule toujours aux petits soins pour ses camarades. Amboire, le chitimi brailleur, André Brecht, le nancéen, un grand blond, secrétaire, dans le civil, aux aciéries de Pont-à-Mousson, bonne éducation, bonne érudition, et sans doute, pour ces raisons, éprouvant une réelle sympathie pour notre éternel fout la merde, et le sergent Mannelli, un petit corsico ridé comme une figue sèche, nanti d'un décousu terrible, actif comme pas un, remuant, vif, alerte, fatigué à supporter.

Une casemate, ça fonctionne comme un bateau. C'est pourquoi on désigne sous le nom d'équipage, l'ensemble des hommes qui la servent. La vie s'y déroule en tranches de six heures appelées « quart ». Il y a : la garde, la veille, le repos et l'on recommence à la garde.

Ça n'a l'air de rien, mais à cinq, avec l'entretien des lieux, cela fait pas mal d'occupations. Pourtant nos rapides s'y organisent vite. Surtout question bien-être.

Evidemment, la toilette, le matin, le torse nu, au mois de février et dehors, ce n'est pas recommandé aux petites natures ; mais il y a des accommodements, notamment avec les gardes forestiers alentour, qui leur fournissent tous les ustensiles dont ils ont besoin pour faire la tambouille dans une petite baraque en bois construite dans l'enceinte de l'ouvrage.

Dans une ferme, située à un kilomètre de là, ils trouvent le beurre, le lait, les œufs, la confiture nécessaire à leurs petits déjeuner. En Alsace, surtout à cette époque-là, c'est frais et sain, c'est pur, c'est bon, appétissant et digeste.

Et puis il y a la chasse. Le domaine d'Amboire, braco par nature et tempérament. Dans cette campagne peu peuplée, le gibier abonde. Les canards viennent se cacher dans les hautes herbes environnantes, les poules d'eau lèvent au moindre geste, les faisans trottaient majestueusement ; sans compter la faune à poil, les garennes, les lièvres et autres bécans. Amboire, comment qu'il jubile. Jamais, dans son pays plat natal, il n'a été à pareille fête. Il éduque ses copains dans l'art d'utiliser un lance-pierres, de poser des collets entre les rails, les barbelés, noyés dans l'herbe touffue de ces endroits fertiles ; de faire la différence entre une coulée droite et une zig-zagante ; à voir, d'après les crottes, si un terrier est occupé ou non...

Ma foi, s'ils n'apprennent pas la définition du tir avec ses angles à niveau, l'ordonnée, la flèche, la portée, la dérivation, la ligne de site ou le point de chute, du moins auront-ils appris, avec leur camarade, des choses probablement plus profitables en cas de pépin.

Bien sûr, les gardes de nuit, dans un tel décor, ce n'est pas aussi réjouissant. Lugubre c'est. Ils vannent mou, les loupisots, quand une plombe du mate retentit, là-bas, dans un vague clocheton au fin fond du néant. Plongés dans une forêt glauque comme le sourire d'un moribond. Avec ces roseaux qui bruissent sinistrement sous un ciel sans lune. Noir comme le trou de baïe d'une coquette sale. Et puis, ces rails verticaux, on dirait une armée de prussiens prêts à vous envahir. Et ces barbelés qui cliquetent comme les dents d'un condamné à mort. Et ces chevaux de frise qui galopent immobiles. Et ces éléments Cointée qui vous zieutent comme leur général imaginaire. Pour comble, la casemate, afin de la rendre invisible, ils l'ont peinte en noir. Cela fait une masse énorme. Une espèce de monstre venu des temps lointains pour bouffer tout ce qui traîne à la surface de la mappemonde. Au milieu de ce gigantisme guerrier, ils se sentent bien petits, perdus, solitaires, infiniment microscopiques. Ils ne peuvent s'empêcher de penser qu'ils ne perséneraient pas épais si quelques gougnafiers teutons résolus leur sautaient sur le paletot pour passer par cette brèche. Tout seuls ils seraient pour empêcher le carnage. Avec le pays tout entier, là derrière, qui roupiane en comptant sur leur vigilance, leur attention, leur dévouement. Merde ! quelle responsabilité !

A deux kilomètres de là, il y a le village de Koenigsbruck, ainsi appelé parce que, en son temps, Henri IV a passé la nuit dans le couvent de l'endroit. En guise de remerciements, il avait fait construire un pont... d'où « Le pont du Roi » : « Koenig's bruck ».

A Koenigsbruck, il y a une autre casemate dont les feux se croisent avec ceux de la casemate de Kauffenheim. C'est plus peuplé en hommes bien que plus petit et malsain au milieu des marécages. On y a installé une roulante qui fait la jaffe pour les deux ouvrages (encore qu'avec Amboire...) Tous les jours, durant le quart de veille, un homme de la casemate de Kauffenheim va y porter les bouthéons vides de nourriture, pour les ramener pleins. Une route joint les deux casemates, mais Antoine et ses copains préfèrent passer à travers champs, et franchir, à la force du poignet, un barrage qui doit servir à l'inondation de la plaine en cas de conflit.

A Koenigsbruck, notre champion retrouve également un tas de potes : Buttlering le rigolard, Bailin le cinéphile, Briqua la chicore et pas mal d'autres. Quand leurs tours de repos coïncident, ils se donnent rendez-vous dans une sorte de troquet nase, à cinq cents mètres de là, et s'y tapent des avalanches de Picon-bière servis dans des demis. Pas de la bibine de jouvencelle. Ça titre au maxi ces machins-là. Au troisième on trouve la vie belle, au suivant le monde vous appartient, au dernier, on ne voit plus rien. Ça vous assomme son mec comme un maillet de tueur des abattoirs. Puis tout le monde rentre « chez lui » comme il le peut, en hurlant :
J'emmerde les gendarmes
Là-haut ! Là-haut !
J'emmerde les gendarmes,
Et les sous-officiers,
Et les sous-officiers.
On se défoule comme on peut.

A suivre.

Le coin du souzite

par Robert VERBA



RETROUVAILLES

Le mois dernier, sortant du métro par l'escalier roulant, Marcel buta sur une personne devant lui. Pardon, monsieur, s'excusa-t-il, et, le regardant, s'exclama : Il me semble vous connaître... Mais oui ! votre prénom ne serait-il pas Pierre ?

— C'est pas possible, Marcel ! C'est pas vrai ! Voilà près de 45 ans que l'on ne s'est pas vu et tu m'as reconnu !

— Et toi alors ! Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Viens, dit Pierre, on va prendre un verre et racontemoi. Qu'es-tu devenu depuis tout ce temps ?

— Oh ! comme tout le monde, je me suis marié, j'ai eu trois enfants et maintenant huit petits-enfants et je suis veuf depuis cinq ans. Tiens, voilà le garçon, qu'est-ce que tu prends ?

— Pour moi, un Pernod, dit Pierre.

— Ça fera deux. Et comment vis-tu maintenant demanda Marcel ?

— Oh moi, comme toi. Je suis retraité ; ma femme également ; elle est absente pour le moment, sa mère malade l'a demandée auprès d'elle. Je suis également père de 2 enfants et cinq fois grand-père. Dis donc on s'en paie encore un ?

— Garçon, un Pernod !

— Ça fera deux. Et si on dînait ensemble, personne ne nous attend. Je connais un petit bistrot dans le coin où l'on ne mange pas si mal et qui possède un petit Bordeaux dont tu me diras des nouvelles.

A la troisième bouteille nos lascars étaient complètement « schlass ».

Titubants, ils décidèrent de boire un dernier coup avant de rentrer chez eux. Ils avisèrent un bistrot encore ouvert et commandèrent :

— Un calva !

— Ça fera deux !

Le patron voyant leur état refusa de les servir en disant :

— Trop tard, mes amis, il est deux heures du matin, je ferme !

Les voilà repartis à la recherche d'un endroit pour épancher leur soif... mais, vu l'heure tardive, cela se révélait très difficile, quand, au loin, ils aperçurent de la lumière.

Poussant la porte de la pharmacie, ils commandèrent :

— Un calva !

— Ça fera deux !

— Ici on ne vend pas de calva, dit le pharmacien.

— Alors un coup de rouge.

— Ça fera deux.

— Je viens de vous dire que je ne vends pas d'alcool.

— Bon, alors un demi.

— Ça fera deux.

— Bon Dieu ! vous ne voyez pas que ce n'est pas un bar ?

— Mais alors, dit Pierre, qu'est-ce que vous vendez ? De plus en plus excédé le pharmacien répondit : « Des laxatifs si vous voulez ! »

— Et ben pour moi ce sera un xatif.

— Ça fera deux, dit Marcel.

Et les voilà trinquant avec les deux verres qui leur avaient été préparés.

— On remet ça ? dit Marcel.

— D'accord, dit Pierre, un xatif.

— Ça fera deux.

— Pas question... ça suffit comme ça dit le pharmacien. Si vous voulez un conseil rentrez chez vous rapidement.

— Bon, bon, on n'insiste pas. Je vous dois combien garçon ?

— 57,85 F.

— Voilà 60 F. Gardez tout.

En sortant, Marcel, qui avait payé, semblait devenu soudain muet.

Pierre lui demanda :

— Mais qu'est-ce que tu as ? Tu sembles endormi. Ton xatif n'était pas bon ?

— C'est pas ça. Je crois que tu t'es foutu de moi. Compte : 57,85 F divisé par 2, ça fait combien ? C'est-y que t'aurais commandé un supplément sans que je le sache ?

DIMANCHE 14 OCTOBRE 1990 à 12 heures à l'« Opéra-Provence »

66, rue de Provence - 75009 Paris (Métro Chaussée d'Antin ou Trinité)

RETENEZ BIEN CETTE DATE !

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 466

HORIZONTALEMENT :

I. - Gondolier. — II. - Eternelle. — III. - Se. — Ut. — Os. — IV. - Ce. - Gags. — V. - Ave. - Ni. - ie. — VI. - Tennis-men. — VII. - Inter. - Eut. — VIII. - Ouroumsi. — IX. - Néantiser.

VERTICALEMENT :

1. - Gestation. — 2. - Ote. - Venue. — 3. - Né. - Centra. — 4. - Drué. - Néon. — 5. - Ont. - niruT. — 6. - Le. - Gis. - Mi. — 7. - II. - Mets. — 8. - Elogieuse. — 9. - Ressentir.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 3° trimestre 1990

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE